



# ehapô

Journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n° 33 octobre-novembre-décembre 2005

## Les hauts et les bas de la vie de Nouri Hajem



Photo : Michel Cuperly

« Jamais je n'ai raconté cela... »

**U**n parcours avec des hauts et des bas, des hauts, des bas... c'est celui de Nouri Hajem. Au départ, un haut, dans sa famille à Sfax, en Tunisie, ses parents et leurs six enfants. Un bas ensuite, une maladie sérieuse, une typhoïde qui le prive presque totalement et définitivement d'un œil, qui lui ferme des perspectives prometteuses de carrière; l'arrivée en France et cinq années de galère. Un haut à nouveau, ensuite, après l'accueil, un temps, par Europe 1, aux côtés d'Annick Bauchamp. Puis la rencontre fortuite sur le trottoir de la même rue Bayard, au numéro 3, de Roger Salain. Une porte s'ouvre alors sur des années d'abord gratifiantes de « maître d'hôtel » à la salle à manger de la Direction de Bayard, au 6<sup>e</sup> étage du 22, cours Albert-I<sup>er</sup>, suivies d'années beaucoup moins heureuses... Enfin viennent les jours de remontée vers le haut avec la

perspective pacifiante, si la santé le permet, pour le retraité Nouri Hajem, musulman croyant, de se rendre, durant l'année 2006 en pèlerinage à La Mecque avec son épouse. La cagnotte est prête... mais c'est Dieu qui dispose.

Il faut revivre avec Nouri, ce que furent les années de galère d'un jeune immigré tunisien débarquant en France à la fin de l'année 1963. « Jamais je n'ai raconté cela, dit-il, même pas à mes enfants ! » Nouri habite désormais 3, allée Santos-Dumont à Orly. Il s'est marié le 6 octobre 1967; il a eu deux enfants, très travailleurs: Slim est né le 15 mai 1969, Rafik, le second, le 19 août 1974. L'un et l'autre ont eu le baccalauréat. Après la Sorbonne, Slim est cadre dans une compagnie aérienne, directeur adjoint d'escale. Après une école de commerce, Rafik est directeur commercial dans une société franco-américaine d'informatique.

Suite page 6 ▶

### Une date à retenir

**Mardi  
15 novembre 2005**

57, rue Violet – Métro Émile Zola  
à partir de 10 H 15

**Rencontre traditionnelle  
d'automne, chez les Petites  
Sœurs de l'Assomption.  
Messe pour nos défunts.**

### ENTRETIENS...



**Sœur Giannina Tilkian**

« L'espérance et la joie de vivre ne m'ont pas quittée. »

(Voir interview page 2.)



**L'enthousiasme inoxydable  
de Mijo Beccaria.**

(Voir interview page 4.)



# La joie de vivre ne quitte pas Sœur Giannina

**C**'est à la communauté de Lille, au 120 du boulevard Vauban, que Giannina, toujours aussi souriante et active, m'accueille ce samedi 2 avril 2005. Elle en a été la responsable mais, modeste, elle ne le dira pas !

À la communauté de Mambré, à Lille, il y a toujours une place à table, c'est la vie de famille. À la salle à manger nous rejoignons Sœur Catherine, toute jeune Supérieure, qui travaille à B.P. Services, - Wambrechies, et Sœur Sandrine, orthophoniste. Sont également présentes des étudiantes et deux jeunes professionnelles qui ont décidé de vivre dans une communauté le temps d'une année scolaire, ou plus, pour en partager la vie.

Giannina a préparé des lasagnes (un clin d'œil à ses origines !) et une excellente tarte aux pommes à la cannelle (recette glanée lors d'une réunion), le tout arrosé de cidre bouché... Mais après le café, il est temps de passer aux choses sérieuses. Je l'écoute.

## Maman sicilienne, papa arménien

« Je suis née en 1930 à Paris, dans le XV<sup>e</sup>, d'une famille d'immigrés. Maman était sicilienne, mon père arménien catholique avait dû fuir la Turquie, après avoir tout perdu. Arrivé à Marseille en 1926, il était monté à Paris. De papa je n'ai jamais entendu une parole de haine ou un souhait de vengeance envers les Turcs. Il disait : « Ce n'est pas de leur faute... ils ne pouvaient pas faire autrement. » À Paris, la maison était pleine d'amis et de cousins qui venaient se remonter le moral, car le handicap de la langue et du déracinement sont durs à vivre. Papa leur faisait partager sa foi et son espérance. J'ai perdu maman d'une pleurésie à la déclaration de guerre, en 1939, tandis que nous étions en vacances à Fécamp. Jusque-là, j'étais une enfant heureuse de vivre. Et voilà que maman nous quittait...

En septembre 1940, papa décide de m'inscrire à l'école des Oblates, Sainte-



Sœur Giannina

Elisabeth, à dix minutes de chez nous. Nous tombons sur Sœur Hilarion, une Arménienne, qui a connu la famille en Turquie. Elle demande des nouvelles de mes cousines, ses anciennes élèves... Ici, nous serons en famille. L'Assomption, c'est une vieille histoire ! En ce temps-là Pères assomptionnistes et Oblates collaborent au service de la mission. Les immigrés retrouvent ici Pères et Sœurs qui les ont vus grandir.

## Le Crédit lyonnais, la JOC, le Nid

À l'époque, j'étais loin de songer aux Oblates de l'Assomption, malgré mon désir de tout donner à Jésus. Il s'en passe des choses dans le cœur d'une enfant ! Dès l'âge de 10 ans, je voulais partir en brousse pour faire connaître Jésus. J'avais faim de Dieu, et dès mes 15 ans, la prière de Sœur Elisabeth de la Trinité me devient habituelle... À 17 ans j'ai demandé à entrer à l'Assomption, mais j'étais trop jeune. Pendant un an et demi j'ai travaillé au Crédit lyonnais. À Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, ce fut la JOC, les permanences avec les jeunes du « Nid » etc. qui me conduisirent vers un « ailleurs ». Quitter un père que je chérissais était impensable. Et pourtant, le 25 mars 1950 je suis partie de la maison en courant... sans me retourner. Puis vinrent les années de formation ! Tempêtes et joies intérieures se sont succédé, ainsi se prépare la vie d'une missionnaire. J'ai vécu le postulat et le noviciat à Evry-Petit Bourg. L'amour du Christ fut le plus fort. L'espérance et la joie de vivre ne m'ont pas quittée. Et le 28 septembre 1952 ma famille et mes amis se joignaient à mon action de grâce.

« Va, n'aie pas peur ! Ma grâce te suffit ». À nouveau les mains vides et le cœur riche de la Trinité sainte, je faisais confiance. À 22 ans, partir à l'aventure au loin, ça vaut le coup ! Eh bien, non ! Giannina restera à Paris ! Nomination à la maison mère, catéchisme, patronage, théâtre, camps de vacances : voilà ma mission. À Saint-Lambert de Vaugirard. Heureux temps (quatre années) dont je goûte encore aujourd'hui l'importance d'avoir vécu avec les enfants.

## L'obéissance fait des miracles

À l'Assomption, on bouge. Le P. d'Alzon nous veut disponibles et toujours joyeuses pour le Royaume.

Une oblate doit pouvoir se mettre à tout, et l'obéissance fait des miracles. En mai 1956, le curé de la paroisse est averti de mon changement d'affectation. En juin 1956 je suis nommée à la Bonne Presse, au service des expéditions (la responsable est Sœur Danièle). Plier, coller, ficeler, nouer, distribuer le travail etc. Pour aller dans les ateliers j'ai dû m'habiller en laïque, mantille, tablier noir, chemisier blanc, et aussi faire un chignon pour fixer la mantille. Je pleurais, je pleurais, je me sentais dépouillée de tout. Et cela, à 26 ans !

Le P. Max Chevalier Chantepie, représentant de l'Assomption, me reçoit. Mes Sœurs de la Bonne Presse m'accueillent et, là, les premiers week-ends, j'apprends le métier. Ouf ! Tout se passe bien et les ouvrières, compréhensives, s'empres-sent pour me venir en aide. Merci encore à chacune de m'avoir aidée et accueillie.

## Vers les plus pauvres

En 1957, année de mes vœux perpétuels, l'envie de voir autre chose que l'atelier bouillonne en moi : je rêve d'aller vers les plus pauvres. Alors, le dimanche, avec mes Sœurs Danièle et Aline, c'est l'aventure sur un terrain vague où cohabitent taudis, misère et solitude. Une douche froide à l'arrivée : le P. Christian, qui a déjà vu bon nombre de cornettes, nous dit : « Je suis ravi de vous accueillir, mais si c'est pour rester un ou deux mois, foutez-moi le camp tout de suite ! » Nous nous sommes regardées et nous avons décidé de rester. Par la suite, que d'ouvertures et d'échanges avec le personnel des ateliers ! Nous avons l'habitude de raconter ce que nous avons fait le week-end. Les



ouvrières, très intéressées, nous questionnaient et nous apportaient vêtements, jouets, bonbons, pour les enfants; en quelque sorte, elles les prenaient en charge. Les Sœurs anciennes de la communauté lavaient, repassaient, raccommodaient, rafistolaient. Mauricette, avec sa voiture, est venue avec quelques jeunes à Villejuif. C'est ainsi que les gens ont été sensibilisés à la lutte contre la pauvreté. Le P. Claude nous souhaitait la fête des Mères, il nous disait: « Vous êtes leur maman spirituelle. » Cela a duré plus de quinze ans. Quand j'ai réalisé que Bayard était pour nous un chantier d'évangélisation par la presse dans le monde entier, j'ai sauté de joie.

citent pour notre courage et nous demandent de continuer la diffusion du journal.

### **Il s'en passe des choses dans le F3 de La Verrière!**

La communauté quitte la rue Bayard en 1969 à la suite du réaménagement de la Maison. Les Sœurs sont dispersées dans plusieurs communautés: au Mesnil, à Vanves, d'autres en HLM avec un apostolat de proximité. Ce fut mon cas, à Villejuif et ensuite La Verrière où nous occupons un F5 et un F3 encore aujourd'hui. La plus grande pièce devient l'oratoire. Nous vivons au



Pendant trois ans, de 1962 à 1965, il y a eu une effervescence incroyable avec le concile. Le grand nombre d'abonnements à *La Croix* a obligé à faire appel à des intérimaires. En 1964, Sœur Marie Alix est arrivée à l'expédition et il m'a été demandé d'aller aux adressographes. J'ai appris le travail des plaques adresses. Nous tirions les bandes d'abonnés pour le service expédition. Entre-temps, en 1962, à la demande du P. Le Boullec, lancement du Pélé-Jeunes à Lourdes; les Pères assomptionnistes comptaient sur nous... Une riche aventure commençait. Chaque année, je participe au Pèlerinage national (du 11 au 16 août). Depuis 1995, j'accompagne les pèlerins de Lille en hôtel. Ce suivi permet de tisser des liens, d'éviter l'isolement et d'approfondir la démarche spirituelle des participants.

Mai 1968 restera un souvenir fort. Pendant que quelques Oblates, Pères et laïcs vendent *La Croix* à la criée, sur les grands boulevards parisiens, j'assure la permanence téléphonique: les abonnés qui rencontrent les vendeurs nous féli-

milieu d'un peuple aux multiples visages venant de quatre continents; vite dépouillées de nos habitudes, essayant de mieux comprendre l'autre qu'il nous était donné d'aimer.

Les familles chrétiennes envoient leurs enfants au catéchisme. La mosquée est au rez-de-chaussée, mais les petits Maghrébins viennent volontiers chez les Sœurs dont la présence contribue à créer une ambiance de fraternité et de tolérance si difficile à réaliser dans ces grands ensembles. Comment ne pas convertir notre cœur, élargir notre regard? Mettre en lien des hommes et des femmes qui avaient peur de venir dans la cité (surnommée Chicago) parce qu'ils s'ignoraient? Être là, parmi eux, partageant joies et peines. Les femmes venaient nous confier leurs soucis, partager parfois avec nous la prière du soir. Nos amis musulmans se déchaussaient en entrant dans la communauté puisque c'était la maison de Dieu. Nous installons une petite bibliothèque pour les enfants. Caroline me dit: « Vous, les Sœurs,

vous êtes riches. » Je lui demande pourquoi elle dit cela: « Parce que vous avez des livres. » L'ACE, le soutien scolaire, le catéchisme, tout se fait dans le F3.

Vers 1975 j'ai quitté les ateliers pour les services administratifs: secrétariat, téléphone, suivi des réclamations, secteur argent, arrivée des abonnements, etc.

Dernière étape, je rejoins Bernard Labbé aux revues religieuses: promotion, produits dérivés, traitement des réclamations, etc.

Merveilleux temps partagé avec mes frères assomptionnistes responsables des rédactions, Bernard Labbé, directeur commercial, et avec Jacques Potin, directeur de nous tous.

Je ne savais pas être enfermée dans un bureau, et la porte toujours ouverte était une chance de communication.

Le 30 septembre 1993, c'est la retraite après trente-sept ans de Bayard où je n'ai pas vu le temps passer.

### **À Lille, des visages de toutes les couleurs**

Trois semaines plus tard, Sœur Claire, nommée supérieure générale, quitte la communauté de Mambré à Lille et ce service m'est proposé. Le 9 novembre j'ai reçu officiellement ma nouvelle affectation. Quitter La Verrière fut un déchirement. Et me voici à Lille dans une communauté de discernement vocationnel: accueil, écoute, présence, c'est mon lot. Le travail ne manque pas dans cette ville universitaire où se vivent solitude, angoisse mais aussi mille richesses de partage. « Va, ma grâce te suffit! », je l'expérimente quotidiennement et je souhaite à mes jeunes sœurs d'oser le risque pour l'amour de Jésus-Christ. Plusieurs vocations ont mûri dans la communauté, pour les Oblates ou pour d'autres congrégations. Certaines jeunes se sont mariées: pour la première fois, à 72 ans, j'ai été témoin de mariage à la demande des fiancés! Ces jeunes qui repartent souvent dans leur région d'origine restent en contact avec nous. Je ne suis jamais partie au loin mais des visages de toutes les couleurs sont venus à moi. Merveilleux cadeau de Celui à qui j'ai tout donné par amour, heureuse de vivre à sa suite. »

*Propos recueillis par  
Christiane Dauvergne*



# L'enthousiasme inoxydable de Mijo Beccaria

– *Comment entre-t-on à Bayard, Mijo ?*

On y entre, je suppose, parce que je suis la femme d'Yves.

Yves est entré à Bayard au moment de notre mariage. Il y a continué sa carrière. Nous avons eu notre premier enfant, puis notre deuxième enfant. Nous avons un passé commun qui était celui des Mouvements de jeunesse, de la JEC. Nous partagions beaucoup de choses sur la conception de la vie, sur son travail à Bayard et sur tout cet imaginaire de journaux qu'il entrevoyait. Et quand il a été question de faire des journaux pour les petits enfants, j'ai senti que je pourrais éventuellement y avoir ma place. Tout d'abord du fait de ce passé dans les Mouvements de jeunesse où tout ce qui touchait à l'éducation était essentiel. Et aussi plus concrètement parce que j'étais très engagée dans la rééducation de notre fille aînée qui était atteinte d'une surdité sévère, avec tout un travail autour du langage, de l'éducation première, comment apprendre à parler à un enfant qui n'entend pas, comment lui apprendre à lire. Ce travail auprès de la petite enfance dans une perspective de rééducation m'intéressait beaucoup. J'y trouvais non pas un plaisir car c'était assez douloureux, mais j'y trouvais un grand intérêt. Je sentais que cela pouvait être utile dans un journal s'adressant à des enfants dits normaux.

À l'époque, vers les années 1964, il n'y avait pas foule pour travailler sur des titres à l'avenir très incertain. C'était aller à l'aventure. Le terrain était entièrement vierge de possibilités mais aussi d'inconnues. C'était nouveau pour Bayard et nouveau aussi dans l'univers de la presse pour les enfants. C'était très excitant mais en même temps pas si facile que cela. Il fallait vraiment tout inventer. Il n'y avait pas de modèle pour créer ce genre de presse. Anne-Marie de Besombes, riche par son père d'une culture montessorienne et forte de ses compétences personnelles, avait déjà travaillé avec Yves sur un journal italien qui préfigurait, par certains côtés, ce

que voulait être *Pomme d'Api*. Je me suis agrégée à cette équipe. Nous avons ainsi un back round un peu théorique et aussi beaucoup d'envies. Nous voulions faire un journal pour des enfants ne sachant pas lire et qui soit, sur le plan pédagogique et visuel, aussi parfait que possible. Ainsi est né *Pomme d'Api*. Quand Anne-Marie a pris un premier congé maternité, je l'ai remplacée. Ensuite nous nous sommes succédé à ce poste, avec des mi-temps, lors de nos maternités successives. J'ai eu quatre enfants. Je me suis intégrée à l'équipe de rédaction de départ, aux côtés donc, d'Anne-Marie de Besombes qui représentait le savoir pédagogique, de Danielle Monneron qui représentait le lien avec le Cner et la réflexion sur l'éveil de la foi, Jean-Claude Cardon le secrétaire de rédaction et Jeanne Faure, la rédactrice en chef. Mère de huit enfants, une personnalité riche et pas toujours facile, elle nous a beaucoup appris. Elle avait une sorte d'instinct pour tout ce qui touchait au visuel, à la forme de l'objet imprimé. Ces personnes constituaient l'équipe de démarrage. Par la suite bien d'autres personnes, avec leur talent propre, sont venues enrichir l'équipe première.

– *Comment l'idée est-elle venue de donner une suite à Pomme d'Api ?*

*Pomme d'Api* a connu une réussite rapide et le succès de l'achat par abonnement a conduit Bayard à s'engager dans ce mode de diffusion, nouveau à l'époque. Tout naturellement les parents qui aimaient le journal et voyaient leurs enfants l'aimer aussi ont dit : « Pourquoi ne faites-vous pas cela pour les plus grands ? » S'est ajoutée une réflexion commerciale et financière, la durée du lien de l'enfant avec la publication étant forcément très courte, l'investissement reposait sur une base étroite. L'idée d'avoir une suite de publication liée à l'évolution de l'âge du lecteur est devenue très vite une évidence pédagogique et une nécessité économique. La presse pour les petits n'avait

pas à l'époque un statut valorisé. C'était le début également de l'édition pour les enfants avec les albums du Père Castor, le lancement de l'École des Loisirs et d'autres initiatives qui montraient bien une attente de la société pour accueillir des outils de qualité, en direction des enfants. Les jeux éducatifs analogues à ceux que l'on utilisait en école maternelle présentés dans *Pomme d'Api* constituaient à l'époque une grande nouveauté ; c'est aujourd'hui une banalité. Nous étions des pionniers dans la vulgarisation et la proposition d'outils pédagogiques pour les enfants. Aujourd'hui le contexte a complètement changé. La concurrence est redoutable, agressive même.

– *Les nouveaux courants manifestés en 1968, du genre « il est interdit d'interdire », ont-ils fait vaciller le parti pris pédagogique choisi par Bayard ?*

Nous étions enracinés dans un courant de réflexion qui n'était pas en contradiction avec ce qu'a apporté 1968. Se mettre à l'écoute, considérer la personne, cela cohabitait assez bien avec ce qu'apportait 1968. Ce qui était moins évident, c'était la mise en cause de l'autorité parentale, l'esprit libertaire du moment. Mais nous nous sommes accrochés à nos fondamentaux, les besoins de l'enfant, ses relations affectives avec ses parents. L'orage est passé. Nous avons su prendre le meilleur et rejeter le moins bon de ce qu'a apporté la révolution éducative. Consciemment ou non, nous avons aussi respiré l'air ambiant. Nous ne pouvions pas en être restés à l'écart. Cela nous a permis d'évoluer avec le public des jeunes parents et des éducateurs.

– *Quelles évolutions constatez-vous quarante ans après ces débuts héroïques ?*

Il y a aujourd'hui une profusion incroyable de publications pour la jeunesse. À Bayard également : on est passé de une à dix-sept publications. Chacune a sa personnalité bien qu'un rapide regard extérieur pourrait penser que beaucoup de choses se ressemblent. Une lecture plus attentive fait apparaître des tonalités, des petites musiques qui sont différentes suivant les âges et les courants de pensée. Suivant les maisons d'édition aussi. Bayard jeunesse garde quelque chose de particulier, une



sensibilité très vive aux réalités de l'enfance, loin du superficiel et des modes et ceci grâce à un travail de fond, un travail constant, farouche, de recherche de qualité et d'innovation. Il ne faut pas s'endormir.

**- Y a-t-il l'empreinte d'une «patte Mijo» sur ces publications?**

Je ne le sais pas. Et les années passent. Je crois que j'ai une certaine capacité à fédérer une équipe, à lui donner de l'enthousiasme, du plaisir à travailler. Je ne sais pas si j'ai réussi à transmettre cette passion. J'ai vraiment adoré faire ce travail, dans le plaisir et l'enthousiasme, avec des journalistes, jeunes la plupart du temps, souvent de jeunes femmes et aussi quelques hommes, les uns et les autres ayant leurs goûts, leur sensibilité, leurs ambitions, faisant leur miel de nos apports réciproques. Il apparaît tout à fait normal que des hommes s'investissent, comme c'est le cas dans des journaux éducatifs notamment lorsqu'ils s'adressent à des plus âgés comme *Okapi*, *Astrapi*, *Images doc*, *Phosphore*.

**- Les femmes occupent une place de choix dans la réalisation de ces journaux pour les enfants...**

... une place tout à fait légitime... et qu'elles tiennent avec talent!

**- Qu'en est-il de la place des femmes dans le groupe Bayard?**

Durant les trente-deux ans que j'ai passés à Bayard, j'ai vu une immense évolution. Presse Jeune était un îlot assez isolé, assez spécifique, un groupe très féminisé, à côté de *La Croix*, *Le Pèlerin* ou des publications religieuses. Petit à petit, l'entreprise a évolué, une coopération s'est établie entre les titres. Presse Jeune a pris sa place au sein du grand Bayard. La rédaction en chef des titres Presse Jeune était tenue par des femmes, ce qui n'était pas le cas ailleurs dans la maison, et divers métiers d'abord réservés de fait aux hommes, dans les responsabilités administratives ou commerciales, se sont ouverts aux femmes. Cette évolution au sein de Presse Jeune a contaminé l'ensemble. Il est naturel de confier des responsabilités à des femmes qui, de plus en plus nombreuses,

ont fait des écoles de commerce, de gestion financière... La féminisation des divers métiers à Bayard est massive. Les niveaux hiérarchiques élevés occupés par les femmes sont nombreux. Elles ont conquis aussi des postes à la DRH. Tout ce qui autrefois constituait le pré carré des hommes a été investi par des femmes.

**- Vous-même, Mijo, vous avez été appelée à des fonctions de direction générale...**

Oui, certes. Mais il y a toujours ce fameux plafond de verre dans les entreprises où on ne sait pas toujours bien pourquoi la dernière étape n'est pas franchie par les femmes. Il n'y a pas de femmes, il n'y a plus de femmes à la tête des grands départements de Bayard <sup>(1)</sup>, ni à la direction générale après mon départ. C'est un certain recul. Les femmes en ont conscience. Elles ont été sensibles au symbole que représentait la participation d'une femme au Directoire du Groupe, espérant que je ne serais pas la dernière à ce niveau de responsabilité. Ce n'est pas le cas. Il serait bien que l'entreprise Bayard soit pionnière en la matière. Ne pas donner aux femmes la place qui leur convient, qui leur revient dans la conduite de la maison Bayard me paraît être une stratégie hasardeuse.

**- Bien des publications de Bayard, y compris La Croix, ne sont-elles pas lues autant par les femmes que par les hommes?**

Effectivement. Et le plus souvent ce sont les femmes qui décident de s'abonner, surtout pour les publications destinées aux jeunes enfants. On pourra noter au passage que les divers titres de la Presse Jeune de Bayard s'adressent aussi bien aux garçons qu'aux filles. Le temps des *Lisette* et des *Bernadette* est révolu. Mais il ne faut pas pour autant tout aplatir et considérer les gens comme asexués. Il faut prendre en compte des demandes distinctes des garçons et des filles. Ainsi, on peut créer des pages tantôt tournées plus spécialement vers les garçons, tantôt vers les filles, notamment dans *Astrapi*. Ou encore dans *Okapi*, on invente ces pages où des filles se confiaient à une autre fille et,

à une autre période, elles écoutent les garçons. On a assisté cependant un temps à un certain retour d'une presse totalement différenciée, pour les «lolitas» d'un côté, pour les jeunes «machos» de l'autre; ce qui a suscité une réflexion dans les équipes. S'agissait-il uniquement d'une mode, d'une opération marketing à visée commerciale, pour exploiter un marché, l'érotisation naissante de la pré-adolescence? Ou y avait-il derrière la démarche quelque chose de plus profond?

Aujourd'hui, on assiste à une attention plus fine à la mixité, on en analyse tous les bienfaits sans pour autant que ce soit la négation des réalités féminines ou masculines. Ni aplatissement asexué, ni coupure exacerbée. Les uns et les autres doivent pouvoir s'y retrouver. Ces remarques visent la Presse Jeune. Quant à la presse féminine adulte, elle est encadrée dans des modèles extrêmement contraignants, des standards stéréotypés desquels il est très difficile de sortir, compte tenu aussi du poids de la publicité spécifique visant le lectorat féminin. La presse continue à me passionner. Comment faire apparaître un besoin de presse, par exemple? Une bonne analyse sociologique, une évolution socioculturelle ne se traduit pas forcément par la création d'un magazine rentable. La sagesse de *Muze*, tournée vers l'intérêt des lectrices qui sortent de *Je Bouquine* pour des textes à contenu romanesque est d'avancer modestement, d'accepter une croissance lente, sans lancement fracassant coûteux. Si on m'avait demandé mon avis, j'aurais dit à propos de *Côté Femme*, méfiez-vous. Il y a un abîme entre ce que les gens déclarent lors des enquêtes et leur comportement d'acheteurs. Entre des besoins perçus et leur traduction dans une offre marchande. Sans compter le «modelage» induit par le marché publicitaire. Mais ces réflexions sont désormais tout à fait désintéressées et c'est facile d'avoir l'air d'avoir raison après!

**- Que pensez-vous de la place des religieuses dans Bayard?**

Pour moi, elle a toujours été trop obscure et trop modeste. Est-ce que cela est à l'image de la place des femmes dans l'Église? Je n'ose le croire.



**— À quoi se consacre Mijo depuis son départ de Bayard ?**

D'abord avant de quitter Bayard, j'ai été amenée à présenter ma candidature à la présidence du Bureau international catholique de l'enfance, le Bice. J'ai occupé ce poste pendant six ans. Le Bice est un bel outil au service, depuis cinquante ans, de l'éducation des enfants en difficulté en Afrique, en Amérique latine, dans les pays de l'Europe de l'est et de l'Asie du sud. Il apporte son appui à des projets à long terme qui s'inspirent de la résilience. Bayard est membre du Bice depuis son origine. La présidence est une charge plutôt austère, c'est arbitrer, rendre l'outil efficace, nourrir la réflexion, injecter du professionnalisme dans le fonctionnement militant. Ce n'est pas se promener à travers le monde. On est loin du tourisme humanitaire ! Aujourd'hui, je suis membre du conseil d'administration des Orphelins Apprentis d'Auteuil, qui s'appelle maintenant la Fondation d'Auteuil. J'y suis entrée par cooptation. C'est une institution qui ne cesse de se renouveler et touche plus de 7 000 jeunes les plus en difficulté. Ils ne sont plus ni orphelins, ni apprentis, ni à Auteuil ! Ce sont 150 maisons à travers la France qui développent des stratégies d'aide scolaire et de réhabilitation très intéressantes et très aidées par les Pouvoirs publics. Les membres du conseil peuvent être impliqués dans cette entreprise éducative. J'ai récemment participé à un colloque sur la mixité, premier du genre. Je suis également membre du conseil des Scouts et Guides de France. Je n'ai jamais fait de scoutisme. Mais avant le rapprochement entre les Scouts et les Guides il a été fait appel à une commission de « sages » extérieurs aux mouvements dont j'ai fait partie à la demande des Guides. Je suis aujourd'hui dans le conseil qui fait fusionner les deux mouvements, ce qui n'est pas si facile. Je suis également vice-présidente de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France que préside Bernadette Chirac. Et qui récolte les célèbres « pièces jaunes ».

**— Et quand les évêques veulent réfléchir sur l'éducation, ils font appel à Mijo Beccaria ?**

C'est en réponse à une demande de Stanislas Lalanne avec qui j'ai écrit

l'ouvrage *Qui donc est Dieu ?* J'avais, à sa demande, animé un groupe de travail qui a publié, pour le compte de l'Épiscopat, une brochure d'information pour les éducateurs à propos des abus sexuels. Plus récemment, j'ai pris la plume, au nom d'un autre groupe de travail, pour écrire un texte à propos de l'éducation. Celui-ci n'est pas encore paru officiellement.

**— Quel est votre regard global sur l'évolution de la société française ?**

Je trouve que bien des enfants sont maltraités. Ils sont souvent dans des familles déchirées. La souffrance des enfants dans les déchirements conjugaux est immense. Les adultes n'osent pas trop se l'avouer. Beaucoup d'enfants rebondissent et s'en sortent. D'autres sont gâtés, trop gâtés. L'enfant roi existe encore pour son malheur. Mais l'école n'est pas toujours adaptée et l'avenir professionnel souvent incertain. Globalement on vit mieux qu'il y a seulement trente ans. Pourtant la plainte sociale ne cesse de se faire entendre. Le souci de soi, de son bien-être personnel prédomine et devient envahissant. Ce narcissisme m'énerve parfois.

**— La réponse à la question qui n'a pas été posée.**

Est-ce que j'ai été heureuse à Bayard ? Je réponds : oui ! Je suis très reconnaissante à Bayard d'avoir permis que j'y reste alors que j'étais l'épouse d'Yves. Mais il est vrai qu'à Bayard, on n'a jamais vraiment refusé la présence de plusieurs membres de la même famille au sein de l'entreprise. C'est une originalité et une belle tradition dont j'ai profité. Et je crois que monsieur Gélamur n'est pas tout à fait étranger à cette décision. Merci à lui ! Merci de m'avoir fait confiance, de m'avoir permis de participer à la création des journaux de Presse Jeune. C'est une aventure formidable. Et j'y ai trouvé de grands bonheurs !

Recueilli par Michel Cuperly  
mars 2005

(1) Cette interview a été réalisée avant la nomination de Dominique Quinio à la direction de *La Croix*. Dont acte.

## Les hauts et les bas de la vie de Nouri Hajem

Nouri Hajem est né en Tunisie, le 9 mars 1940, à Sfax, la capitale du sud du pays, à 260 kilomètres de Tunis. Son père est comptable dans une société d'huile d'olive, son oncle fait l'import-export d'huile d'olive. Le salaire est modeste et il y a quatre frères et deux sœurs à la maison. L'une sera professeur, l'autre, décédée en 2004, avait épousé un exploitant agricole. L'un des frères travaille chez un oncle commerçant en tissus orientaux installé dans le souk de la grande mosquée de Tunis ; un autre était directeur au ministère de la jeunesse et des sports ; un troisième frère, d'un an plus jeune que Nouri, était sculpteur professionnel, cité dans le Guinness pour la réalisation de la médaille d'un grand écrivain. C'est lui qui vient de réaliser le billet tunisien de trente dinars. Il gagne bien sa vie ; il est attaché auprès de l'école des Beaux Arts de la ville de Tunis.

### Tenter sa chance en France

À seize - dix-sept ans, jeune bachelier, Nouri Hajem contracte la fièvre typhoïde et en perd la vue de l'œil droit. Il prépare des concours à la maison. Il les gagne mais il se voit refuser plusieurs postes dans un ministère, aux Chemins de fer, en raison de ses déficiences visuelles. Il postule par concours un emploi à la mairie de Sfax où il est reçu. Le travail consiste à recueillir par témoignage l'année de naissance des personnes âgées démunies d'état civil. Le voilà ensuite secrétaire d'audience au Palais de justice de Sfax. Les Beaux-Arts, le métier d'architecte ? Nouri en rêve... Voyant sa vue se dégrader, il décide de venir en France, d'y tenter sa chance et de trouver un moyen de se faire opérer l'œil. Il a 22 ans. Il arrive gare de Lyon un 17 décembre, en 1963. Il n'oublie pas cette date : c'est le début de plusieurs années de galère comme en connaissent tant d'immigrés aujourd'hui encore.

« Je me suis trouvé à Paris avec quinze cents francs (anciens) dans ma poche, raconte-t-il, et une seule adresse, celle de mon frère arrivé en France avant



moi envoyé par le gouvernement pour être inscrit à l'école des Beaux-Arts de Paris. Il habitait au numéro 1 de la rue Monsigny, une résidence achetée par Bourguiba pour les étudiants tunisiens. Je ne connaissais rien de Paris. Il est 23 heures, gare de Lyon. Il neigeait. Je n'avais jamais vu la neige. J'avais froid. J'avais peur... Bêtement, je monte dans un taxi: "S'il vous plaît, Monsigny, Paris 2<sup>e</sup>". Arrivé à destination, le chauffeur prend les deux billets tendus par Nouri, l'un de mille francs, l'autre de cinq cents (anciens) et il rend un franc (nouveau) au passager mais réclame le pourboire: "C'est quoi le pourboire?" Je lui ai donné mon dernier franc. Il ne



Photo : Michel Cuperly

Nouri Hajem et Andrée Penot

me restait que deux cigarettes. » Nouvelle surprise: impossible de rentrer dans la résidence entre 22 heures et 9 heures du matin. Le gardien est inflexible, insensible à la requête de Nouri qui est mis dehors, prié d'aller frapper à la porte d'un hôtel où il trouve refuge grâce à un gardien compatissant. « À l'adresse où habitait mon frère que je n'avais pas vu depuis quatre ans, je l'ai reconnu par hasard, de dos, l'appelant par son prénom, il s'est retourné. » Le directeur de la résidence s'est laissé fléchir: Nouri a pu rester deux soirs, mais deux seulement, avec son frère.

### Sans argent, sans nourriture, sans manteau

Le troisième soir, la galère continue: Nouri est dehors, sans argent, sans nourriture, sans manteau. Pendant quatre mois il va tourner en rond. Pour manger, il passe rue Mouffetard pour ramasser les denrées endommagées laissées à terre après le marché avant que n'opèrent les balayeurs. Il descend dans

le sous-sol d'un bistrot, à Saint-Michel, fait le tri de ce qui est mangeable. Boire un café (vingt centimes au comptoir)? Trop cher! Quand un client s'en va, Nouri se précipite pour vider le fond de la tasse mais le garçon attend la commande et vide cet impécunieux: « L'hospice, ce n'est pas ici. » Nouri couche à la belle étoile. C'est l'hiver et, au bout de quatre mois de cette vie, il attrape la tuberculose. Il se retrouve à l'Hôtel-Dieu, on l'a ramassé. Son frère a pu néanmoins constituer son dossier d'inscription à l'école des Beaux-Arts et lui obtenir ainsi le permis de séjour de dix ans. Un jour, c'est la rencontre surprenante. Nouri est assis au café Capoulade, près de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel. Pour dissimuler sa détresse, il a mis des lunettes noires et fait semblant de lire un journal. Son attitude affaissée intrigue un jeune Noir: « Vous êtes souffrant? » « Non, j'ai faim. » Et ce jeune bienveillant qui fait servir un café et deux croissants au jeune Tunisien se révèle être le fils du ministre de l'économie du Congo-Brazzaville venu préparer son doctorat en France. C'est ainsi que Nouri peut débarquer dans un foyer derrière la rue Saint-Jacques. Sept personnes par chambre à 1,50 franc par nuit. Sous les lits dorment des hébergés dépannés par les amis. C'est encore par son protecteur que Nouri trouvera un travail saisonnier à Puteaux, aux établissements Mollard, dans le commerce des fleurs et des plantes... Un salaire pas terrible mais de quoi trouver une chambre de bonne à Boulogne et de quoi se faire suivre par un médecin.

### Des petits boulots

« Pendant deux ans, raconte Nouri, j'ai vécu de petits boulots. Une petite dame très gentille, d'un organisme correspondant à ce qui s'appelle aujourd'hui le Crous, m'a fait obtenir un petit job à Europe 1, rue François-1<sup>er</sup>, au cinquième étage. Le bonheur! Une blouse blanche. Une carte d'entrée gratuite dans les cinémas. Deux places pour entrer à l'Alhambra et à l'Olympia. Nouri se souvient: il a pu voir et écouter les Beatles, Richard Anthony, Dalida, Oum Kalthoum... J'envoyais de l'argent à mes parents. Des voyages ici et là. Je travaillais avec la journaliste Annick Bauchamp et pour l'émission « Salut les copains! ». Embauché pour

quinze jours, cela a duré onze mois mais je n'ai pas pu être titularisé. Un soir, en vue de traverser le boulevard Saint-Germain, du côté des Deux Magots, pour poster une lettre, au lieu de passer par la porte, ébloui par la lumière et ne voyant que d'un seul œil, j'ai foncé dans la vitre et, assommé, je suis tombé à terre. Ma copine Nathalie pleurait. J'ai été transporté à l'Hôtel-Dieu. À ma sortie, sur le parvis de la cathédrale, à nos côtés, une jeune fille s'apprête à photographier, je la gêne, je me recule un peu par politesse. Une ombre apparaît soudain: c'était une désespérée qui, pour se suicider, se jetant du haut de Notre-Dame, s'est fracassée sur ma voisine, l'une et l'autre tuées sur le coup. J'ai vu le lendemain dans le journal que la jeune fille à qui j'avais laissé ma place achevait son séjour en France prête à repartir le lendemain aux États-Unis. »

### Sur le trottoir de la rue Bayard

Début mai 1966, fin du contrat à Europe 1. Tournant par là, en quête d'un nouveau job, Nouri s'avance dans la rue Bayard. Il rencontre sur le trottoir un certain Roger Salain. La conversation s'engage: « Nous cherchons des ouvriers, des gens comme vous. » Ainsi commence un nouveau chapitre de la vie de Nouri Hajem.

« Je rencontre le directeur du personnel, monsieur Sauvage, qui me dit: « Pas de problème, nous avons besoin de main-d'œuvre, vous commencez dès demain matin, à six heures. » Sans savoir ce que j'allais faire, j'ai dit oui. Je suis venu à l'heure dite, bien sapé. Un certain Maurice Poirier, chef de l'équipe, était là avec une quinzaine de personnes. Il me dit: « Vous allez faire le ménage. » Je suis allé acheter de vieilles fripes à Saint-Ouen le dimanche, et le lundi matin, 11 mai 1966, j'étais là. Mon premier boulot, c'était de faire le ménage à la rédaction de *La Croix*, au 22 cours Albert-1<sup>er</sup>, de six heures à huit heures trente. Le Père Wenger était le rédacteur en chef. Pause d'une demi-heure pour casser la croûte et nouvelle distribution du travail pour l'après-midi, les basses besognes les plus variées, par Maurice Poirier. Arrêt vendredi midi car le samedi, profitant de l'absence du personnel, nous devions procéder au grand nettoyage de la maison, lavage des sols et des murs, cirage



des parquets... Mon premier salaire à Bayard était de 773 francs (anciens) par mois, avec les heures supplémentaires, une fortune pour moi. J'ai fait les travaux les plus divers pendant cinq ans: décharger des fûts de savon, des bois de menuiserie, des fûts de pétrole pour les machines, monter de six étages de lourds panneaux; nettoyer les trottoirs enneigés... Un jour, j'ai commencé à moucher du sang. Le docteur a ordonné un travail d'intérieur, j'ai ainsi été préposé au nettoyage des WC.

### «Tête de mule!»

À cette époque, sous De Gaulle, monsieur Gélamur avait instauré des repas à la Direction pour recevoir des personnalités. Il lui fallait un maître d'hôtel, ce fut monsieur Dumaine lequel demandait l'aide d'un plongeur. Décidé à faire l'école des Beaux-Arts et ayant besoin d'argent pour payer ma piaule et mes fournitures, j'ai accepté la proposition de donner la main à ce maître d'hôtel. Il m'a acheté une veste blanche et il a commencé à m'apprendre le métier, comment débarrasser une assiette vide, avancer le pain, etc. Après avoir fait la vaisselle ensemble, à 16 heures, je pouvais repartir, ayant touché pour ces deux heures de boulot vingt francs, qui s'ajoutaient à ma paie de balayeur du matin. Un jour monsieur Dumaine a été renversé par un camion; il a terminé sa vie dans un fauteuil roulant –

c'est un motard qui m'a annoncé la triste nouvelle alors que nous étions sur le trottoir de la rue Bayard pour évacuer les vieux papiers. Informé, monsieur Gélamur a demandé un remplaçant pour le service de la salle à manger. Monsieur Poirier nous a réunis, sans nous prévenir de l'objet de cette rencontre, au 5<sup>e</sup> étage et a présenté toute l'équipe. Me désignant, monsieur Gélamur a dit: «Celui-là!» J'ai répliqué: «Qu'est-ce que j'ai fait?» J'ai vite eu la réponse: le lendemain je remplaçais celui qui servait à table et préparait les plats. On m'a dit: «Voilà, vous allez acheter tout de suite deux vestes blanches, deux pantalons, deux cravates, deux chemises.» Un employé de la société Scott m'a formé pendant un mois, me traitant quelquefois de «tête de mule» parce que la fourchette était placée de travers. Mais c'était pour mon bien. Le trentième jour, il me fallait servir seul. L'invité était Michel Debré, alors ministre de la défense de De Gaulle. À l'issue du repas, Michel Debré étant accompagné à sa voiture, monsieur Gélamur est remonté au sixième étage et il m'a dit: «Vous avez mieux servi que celui qui vous a formé!» J'étais très content. Un jugement que confirme encore aujourd'hui Jean Gélamur: «Nouri Hajem? Jamais aucun impair. Ma femme l'a conseillé. Elle l'estimait beaucoup. Elle a veillé avec lui à l'agencement de la salle à manger. C'est un homme d'une qualité rare».

### Nouvelle galère

Nouri garde en mémoire la liste impressionnante des personnalités qui ont été reçues dans cette salle à manger. Mais après l'ère Gélamur, Nouri connaît encore «douze années de bonheur», avec Bernard Porte et son équipe. Le travail, pourtant, est de plus en plus lourd, de jour, de nuit, gestion, entretien, service... Mais la confiance, l'entente sont là. Changement de climat après le départ de B. Porte et d'autres personnes. Pour Nouri, c'est «une nouvelle galère». Auparavant, il organisait lui-même son travail; désormais, il a affaire à plusieurs responsables. Fin des déjeuners au sixième étage. Les besoins sont de moins en moins gratifiantes. Le stress, les insomnies... un cauchemar. Résultat: un infarctus, dit-il. Le salaire se réduit faute d'heures supplémentaires, alors que la retraite et le calcul des points approchent. Une seule prime en six ans. Il quitte Bayard le 31 décembre 2003 après trente-huit ans de loyaux services, mais dans des conditions ne lui laissant pas de bons souvenirs, entre autres le pot de départ, bref et froid à ses yeux. Le rêve de l'architecture est loin... La retraite est là. Les enfants ont fait leur chemin. Les amis restent fidèles. Les bons souvenirs demeurent. Les bas, les hauts, la vie.

Recueilli par Michel Cuperly,  
le 13 avril 2005

## Les gènes des métiers de l'imprimerie de presse

De génération en génération, dans une famille de la région parisienne

**D**ans certaines familles, on est enseignant de père en fils ou médecin; dans d'autres, on travaille de génération en génération dans l'imprimerie. C'est le cas ici, comme me le rapportent elles-mêmes deux charmantes anciennes employées de la Maison de la Bonne Presse: Jeannine Matécat, née en 1918, devenue madame Delaplace, et sa sœur Ginette de quatre années sa cadette. Leur mère, Juliette Blochet, était aussi dans le

métier: linotypiste à «La Gazette du Palais» et fille d'un rotativateur, Jules Blochet, salarié à l'imprimerie Paul Dupont! Leur grand-mère, Anne Blochet, était brocheuse. Il y a des gènes d'imprimeur dans cette famille! «On a cela dans le sang.» La chaîne n'est pas rompue: deux filles de Jeannine Delaplace, Claudine et Annie, ont été employées rue Bayard. Claudine, devenue madame Ducam, y est aujourd'hui à la retraite..

### La beauté de cette femme

C'est dans le coquet jardin de Claudine, à Sartrouville, en ce mois de juin 2005, que nos deux retraitées de la Maison de la Bonne Presse, Jeannine, 87 ans, et Ginette, 83 ans, égrènent leurs souvenirs et retrouvent avec surprise et émotion de précieux documents familiaux archivés avec soin par leur fille et nièce. Passent ainsi de main en main des photos d'époque («Regar-



dez la beauté de cette femme! »), le certificat d'études de Jeannine et des témoignages des activités des générations précédentes, illustrant au fil des ans un attachement à cet univers si singulier du monde de la presse, de l'imprimerie au journal. « Moi aussi j'ai fait un essai d'une journée à l'imprimerie du Palais », glisse Ginette en jetant un œil sur l'un des documents conservés par Claudine. Un univers dans lequel on

lui aussi dans les archives familiales et que Claudine me glisse sous les yeux. Article premier: « Piété, propreté et ponctualité font la force d'une bonne affaire. » Article 12 (...): « Les juniors et les jeunes se présenteront quarante minutes avant les prières et resteront après l'heure de la fermeture pour procéder au nettoyage. » « J'aimais beaucoup mon métier », redit aujourd'hui encore « Mamy » Delaplace, sans ran-

## « Remerciée » parce que mariée !

Jeannine Matécat, devenue Jeannine Delaplace, a dû quitter Bayard, non par choix personnel, mais par décision de l'entreprise qui considérait qu'une femme mariée ne pouvait plus continuer à y travailler. Elle se demande toujours pour quelles raisons. « Quelle étroitesse d'esprit ! » De fait, dans les ateliers, se souvient-elle, il n'y avait que des personnes non mariées. Ce n'était pas le cas dans d'autres entreprises de presse. Le monde ouvrier, hommes et femmes, revendiquait sa place dans la société française. Pas étonnant, par exemple, qu'il y ait eu du monde pour applaudir à la nouvelle dénomination d'une rue Thiers de Sartrouville, proche du domicile des Malécat, rebaptisée Louise-Michel. « Ma grand-mère me parlait de Louise Michel », se souvient Jeannine; elle avait été à son enterrement.

« Remerciée » de la Bonne Presse, parce que mariée, Jeannine Matécat, désormais madame Delaplace, est devenue maraîchère en 1939 avec son mari, vendant les produits de l'exploitation sur le marché d'Auteuil. Il lui fallut tenir la place de son mari mobilisé en 1940 et conduire un vieux camion remplaçant le bel engin que l'occupant avait réquisitionné. « On tirait sur une ficelle pour faire relever un bâton qui servait de bras de signalisation avant de tourner. »

## « Un vrai dragon »

C'est également comme apprentie que Ginette Matécat, la sœur de Jeannine, fait son entrée à la Maison de la Bonne Presse. Nous sommes en octobre 1935. Elle a 13 ans et demi. Elle a son certificat d'études et fait une année de cours supérieur. « Moi, dit-elle aujourd'hui, j'aurais voulu continuer à l'école plutôt qu'aller en apprentissage. C'était une décision de papa et maman. Il faut comprendre la situation. Ma sœur travaillait déjà. Comment moi, la seconde de leurs filles, aurais-je pu aller à l'école? Inimaginable pour eux. Finalement, je n'étais pas si mécontente et je me souviens avoir dit un peu plus tard à mes parents: « Toutes mes copines sont dactylos et moi je suis bien heureuse d'avoir appris un métier. C'était mieux d'être typographe que dactylo. » Comme sa sœur aînée, elle avait passé avec succès, à l'entrée, l'épreuve de la



Photo : Michel Cuperly

Ginette Matécat (à gauche) et sa sœur Jeannine Delaplace-Matécat dans le jardin de Claudine Ducam à Sartrouville.

n'entre pas toujours de son plein gré et dans lequel l'accueil peut être rude. Même à la Bonne Presse. C'est bien le souvenir qu'en ont nos deux retraitées.

## Trop courte, la jupe !

Jeannine avait 12 ans quand sa mère l'a présentée à Sœur Marie-Élise. C'était en septembre 1930. Elle a été admise, n'ayant fait aucune faute à la dictée qui décidait de l'entrée ou non dans la Maison de la Bonne Presse. Mais elle n'oublie pas le geste de la religieuse, ce jour-là, tirant sur la jupe de l'enfant, trop courte à ses yeux, laissant voir le genou ! Elle commence son travail à la casse, dès octobre. Il lui faut, pour venir, porter un chapeau noir et répondre « Ave Maria » lorsqu'on décroche le téléphone intérieur. Elle n'a pas oublié non plus la dureté de l'accueil réservé aux jeunes apprenties à l'époque, sans tenir pour autant de ressentiment à l'égard de ses parents qui l'y ont orientée. Quelle époque ! Il faut relire le règlement intérieur de la Maison au début du siècle, un document qui figure

cune, elle qui a pourtant fait l'objet dans l'atelier d'un véritable harcèlement de la part de Sœur Marie-Reine, la religieuse responsable, à tel point qu'elle en pleurait à longueur de journée. « Les religieuses, à ce moment-là, ce n'était pas de la tarte ! » lâche notre Mamy dans un soupir. De la casse, elle est passée à la linotypie où elle est restée jusqu'en mars 1939. « J'aimais beaucoup mon métier ! » redit-elle à plusieurs reprises. Un métier qu'elle devra quitter pour une raison inimaginable aujourd'hui : son mariage.

## AFRIQUE

Nous avons de bonnes nouvelles de nos amis de *Planète* qui poursuit son développement.

Vous pouvez apporter votre soutien en adhérant à l'Association (15 euros, à l'ordre de Planète Jeunes, B.P. 4-92132 Issy-les-Moulineaux Cedex).



dictée sans faute. La religieuse avait seulement dit : « Ça va. » Ma mère a aussitôt téléphoné à Papa qui lui a répondu : « Alors, va lui acheter une glace. » Ginette est affectée à l'atelier de composition, à ce qu'on appelle « la casse », pour apprendre le métier sous la surveillance d'une Sœur, Marie Reine, « un vrai dragon ». « Je suis allée ensuite au marbre, à la mise en pages du journal *La Croix*. C'était très intéressant. »

Vient la guerre, 1939. Ginette raconte. « On faisait beaucoup de choses en dehors du travail. J'étais secouriste à la Croix-Rouge, le comité de Sartrouville était très actif. On vous appelait pour toutes sortes de choses. J'ai quitté La Bonne Presse à la fin de la guerre. Je suis partie en Allemagne en septembre 1945, avec la Croix-Rouge, m'occupant d'abord de recherche de disparus. J'y ai vu un pays à terre, des villes complètement détruites mais aussi des gens et des paysages attachants. Bien des Français ont fait souche alors, trouvant des femmes allemandes accueillantes. Puis je me suis occupée d'enfants en Forêt Noire. Il n'était pas question pour moi de revenir à Bayard.

### Pleurant dans ma soupe

J'aurais voulu rester en Allemagne pour le restant de mes jours. C'était mon premier séjour à l'étranger. J'avais 23 ans. Mais à cette époque on écoutait ses parents. Ceux-ci me disaient : « Quand on n'est pas mariée, on rentre à la maison. » Et c'est en larmes que je suis, en effet, rentrée à la maison. Quand ils ont vu que j'étais si malheureuse, pleurant dans ma soupe le soir, mes parents m'ont dit : « Bon, tu fais ce que tu veux. » Je suis revenue travailler quelque temps à La Bonne Presse, j'ai appris la linotypie, très intéressante et mieux payée. Je voulais apprendre l'anglais. J'ai quitté Bayard et je suis allée en Angleterre, au pair, dans une famille à Newcastle, un hiver dans une maison sans chauffage. Mais les gens étaient charmants. J'ai souffert mais j'étais contente. Je le suis encore. J'avais appris aussi la sténo en France, avec la méthode Prévost-Delaunay et je l'ai adaptée à l'anglais par des signes spéciaux. Vous voyez, moi qui, jadis, regardais de haut le travail de dactylo je me retrouve secrétaire à Bourne-

### Prochains déjeuners de l'A.L.A.B.P.

**Lundi 5 décembre 2005**

Maison Nicolas-Barré  
83, rue de Sèvres - 75006 PARIS

Renseignements et inscriptions auprès de  
Simonne Lenabour  
8 ter, rue Jonquoy, 75014 Paris  
Tél. : 01.45.43.14.69.

J'ai pu visiter des usines, c'était passionnant. La vie a été très gentille pour moi ! » Ginette Matécat vit toujours en Angleterre, à Poole, près de Bournemouth, dans le sud du pays, s'exprimant tantôt en anglais tantôt en français. Elle a eu quelques difficultés à

rétablir les étapes de sa carrière pour établir son dossier de retraite, une situation que connaissent bien les retraités, et aussi la désagréable surprise de se voir frustrée d'une année de droits, l'année 1948, du fait d'un dysfonctionnement de la Caisse vieillesse de la rue de Flandre à Paris. Pas de quoi entamer son optimisme !

La conversation se poursuit autour de la table garnie par Claudine : cerises du jardin et gâteaux maison... Rendez-vous est pris avec Claudine, car ayant commencé à travailler à Bayard à 15 ans, elle peut bénéficier, après quarante-deux ans d'activité, de sa retraite. « Bienvenue, Claudine ! »

*Recueilli par Michel Cuperly*



**E**n dehors des rencontres festives bimestrielles, l'Association de Loisirs des Anciens de Bayard Presse organisait son voyage annuel. Et du 17 au 25 mai, c'est la Pologne qui nous accueillait. Varsovie, Cracovie, Zakopane, Walbrzych, Wrocław, avec des points forts : Concert de morceaux choisis de Chopin dans un palais princier de Varsovie. Extraordinaire mine de sel de Wieliczka. Descente en radeaux du rapide Dunajec. Réception chez les Polonais de France. Promenade en calèches vers une auberge montagnarde pour une soirée très animée et assez bien arrosée. Et pour terminer en beauté notre séjour, Czestochowa et la Vierge Noire de Jasna Gora, sous un beau soleil. Neuf jours qui ont passé bien vite. Il me faut à présent songer à préparer le voyage de 2006. À suivre...

Simonne LENABOUR



## Les souvenirs de Charles Monsch...

Le 31 décembre 1975 Marcel Kapps faisait ses adieux au journal *La Croix*. Décédé le 6 juillet 2005, à l'âge de 95 ans, il a donc bénéficié d'une retraite de trente ans. Précisons que, le même jour de 1975, nous quittions également deux autres très chers rédacteurs de *La Croix*: Joseph Huguen, le Breton, et Raymond Faille, « Dudule », le secrétaire de rédaction. Ces deux-là nous ont laissés bien plus tôt, mais tout comme Marcel, ils restent présents à notre mémoire.

Je ne sais pas très bien comment Marcel a occupé ces trente années; mais je suppose qu'il s'est adonné à sa passion de la musique. Nous l'avons entendu plus d'une fois au piano. N'avait-il pas décroché un premier prix du Conservatoire dans sa jeunesse? Je ne peux m'empêcher de revenir sur ces fêtes, organisées à Frileuse par lui et son épouse Nicole.

Il y recevait largement, je dirais presque royalement, les siens. Et les siens, pour lui, ce fut d'abord la famille et puis plus largement le cercle de ses collègues de travail. Certains soirs de quatorze juillet, avec leur feu d'artifice, sont restés pour nous inoubliables.

Revenons sur la carrière professionnelle de Marcel Kapps, connu de nos lecteurs sous le pseudonyme de René Roger. Le journal *La Croix* prit, à la Libération, le nouveau tournant de l'information. De nouvelles rubriques y apparurent, dont celle de la radiotélévision, confiée à Marcel. Entré au journal à l'automne 1949, après le décès du P. Merklen, et puis sous la direction successive des PP. Gabel, Wenger, Guisard et Potin, associés à Pierre Limagne et André Gérard, Marcel Kapps a informé les lecteurs des péripéties de ce monde naissant de la radio devenue radiotélévision. Familiarisé comme il l'était avec les personnels et les rouages de ces organismes qui s'appelèrent successivement: Radiodiffusion, puis Radiotélévision, puis ORTF, puis les trois chaînes. Parallèlement, il suivit de près la création et les développements d'Europe N° 1, de Radio-Luxembourg et des offices similaires à l'étranger.

Avec lui, nous avons vibré lors de la véritable entrée de la télévision dans la vie des Français, le 2 juin 1953, avec le couronnement de la reine d'Angleterre. Il n'y avait alors qu'un seul poste de

# Marcel Kapps

## La sortie de l'artiste

télévision à la Bonne Presse. Il se trouvait dans le bureau du P. Gabel. Marcel y fit installer une trentaine de sièges, sur deux hauteurs. Le personnel allait et venait, admirant les commentaires de Léon Zitronne, soit dit en passant, un ami de Kapps.

Grâces aux présentations, suivies de commentaires de Marcel, nous avons assisté aux débuts de « Cinq colonnes à la Une » des trois « Pierre » et d'« Igor » (Dumayet, Desgraupes, Lazareff et Barrière). Il en est de même de nombreuses autres « premières »: celles d'« Interviews », des « Cinq dernières minutes », de « Quitte ou double », du Grand Prix Eurovision, des débuts de la télévision en couleurs en 1963 et des débuts de Bernard Pivot à « Apostrophes ».

À la rédaction de notre journal, Marcel fut particulièrement attentif aux répercussions de l'actualité religieuse sur l'information radiotélévisée. Sans atteindre les proportions présentes, cette actualité se traduisit, dès les années soixante, par un impact remarquable sur l'énorme flux des informations profanes. À côté de la page « Concile » du P. Wenger, Marcel souligna, de son côté, à l'usage des lecteurs, l'influence sur l'actualité de cet événement majeur.

Marcel savait mettre tout cela en évidence; en quoi il exerça avec un art certain le métier si particulier de journaliste de radiotélévision. Il restera dans notre mémoire comme un excellent homme de métier et, dans notre cœur, comme un collègue et un ami.

### ... et ceux de Jacques Buisson

Marcel Kapps est né et a vécu dans sa jeunesse à Istanbul où son père tra-

vailait dans une banque française. Si vous n'avez pas entendu Marcel baragouiner avec l'ami Kurdaci (de la diffusion) un sabir istanbuliote vous avez raté une scène assez plaisante.

Je voudrais revenir sur la carrière de pianiste de Marcel: il fallait l'entendre évoquer Vincent d'Indy et la « Schola ». Il m'avait confié une coupure de la « Semaine radiophonique » des années trente – je l'ai paumée, hélas – où Kapps était indiqué sur les ondes de Radio-Paris (celui d'avant-guerre, bien sûr) comme concertiste de piano, c'était en direct bien sûr, car à cette époque, un différé était inconcevable. Cet aspect du « direct » l'a hanté durant toute sa présence à l'ORTF. Ce qui donne du prix à sa fameuse émission « Entrée des artistes » qui accueillait les jeunes talents candidats à aller plus loin que le hall de la profession. Et pour tout simplifier, un orchestre accompagnait ses bizuts... également en direct. On lui cherchait des poux sur la tête pour le prix de ses émissions.

Il avait d'autres adversaires au sein de la maison ronde. Il ne s'en cachait guère. Les « socialo-communistes », comme il les appelait, lui cherchait des fausses notes dans son direct. C'est pourquoi son ami de captivité, frère du P. Gabel, le pistonna en 1949 pour entrer à *La Croix* afin d'assurer ses arrières. Kapps, ancien des Corps francs en 1939, libéré sanitaire en 1942, était entré tout de suite dans la Résistance et avait participé aux combats de la Libération en région parisienne. Il fut des premières équipes de la nouvelle Radiodiffusion nationale. Le frère de Marcel fut l'un des assistants de Fritz Lang.

En 1968, les projets de transformation de *La Croix* nous conduisirent à travailler ensemble, Marcel et moi. Une collaboration des plus bénéfiques. ■

## Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**  
cotisation 2006 inchangée \* ..... 8 €
- Membre associé**  
conjoint(e), compagne ou compagnon \* ..... 5 €
- Membre bienfaiteur**  
contribution financière annuelle minimum \* ..... 23 €

(\*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de: **Amicale des Anciens Bayard Presse.**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.



# Vieillir mais en bonne santé !

**Vieillir, d'accord, puisqu'on ne peut faire autrement. Mais en bonne santé ! C'était le thème du 31<sup>e</sup> Congrès de la Fnar (Fédération nationale des associations de retraités) qui s'est tenu au Cap d'Agde, dans l'Hérault. Notre envoyée spéciale : la régionale de l'étape, sœur Claire Lottin, membre de notre Amicale, actuellement aumônière de lycée à Nîmes, que beaucoup d'entre nous ont connue à la librairie Bayard, nous livre ses impressions...**

L'espérance de vie constitue une véritable révolution pour notre société. Nous vivons toujours plus longtemps. Mais à quoi servirait-il de fabriquer des centenaires à la pelle (150 000 à la fin du siècle !) si l'on en fait des grabataires ? La prévention a donc été le maître-mot de cette journée au Cap d'Agde au cours de laquelle sont intervenues, chacune dans leur spécialité, neuf éminentes personnalités médicales.

À commencer par le professeur **Françoise Forette**, présidente de l'Institut Longevity Center et membre du cabinet du secrétariat d'État aux Personnes âgées, qui dirigeait les débats. Notre risque de dépendance ? 10 % pas plus. Le vieillissement n'est pas forcément une calamité. Dans l'avenir, notre préoccupation doit être de pouvoir bénéficier d'une trajectoire de vie normale. Cela implique la prévention. On ne dira jamais assez que bien des maladies du vieillissement pourraient être évitées. Le professeur **Jean-Marie Robine**, directeur de recherche à Montpellier, renchérit. L'espérance de vie progresse de trois mois par an et cela ne va faire qu'augmenter. Il n'y a pas de limite à la vie, mais à la mortalité ! Nous ne sommes limités que par l'environnement. Aux princes qui nous gouvernent (et à nous) de le préserver. Et la maladie d'Alzheimer ? Le professeur **Jean-François**

**Dartigues**, neurologue à Bordeaux, en parle sans retenue. Il ne faut pas avoir peur d'en parler. On la soigne, il y a, il y aura des médicaments. Le risque est plus grand pour les femmes (17,1 % après 75 ans, 10 % chez les hommes), mais, en dehors des moyens de lutte classiques (contre le cholestérol, l'hypertension, le diabète, le tabagisme, etc.), il faut surtout s'occuper l'esprit et pas seulement intellectuellement. Bricolez, jardinez, voyagez, tricotez, mais ne pas restez sans rien faire. Et pensez à celles et ceux qui sont déjà atteints d'Alzheimer. La maladie reculera si on ne les laisse pas seuls !

Retour sur les problèmes du cœur et de ses vaisseaux par le professeur **Antoine Avignon**, diabétologue à Montpellier. Bien sûr qu'on ne peut changer l'avancée en âge. Mais il y a des facteurs que l'on peut contrôler : la tension artérielle, la tendance à l'obésité, le tabagisme, la consommation d'alcool, la sédentarité. Et sa nutrition. C'est devenu un slogan à la mode et c'est tant mieux : il faut éviter les graisses animales et privilégier les fruits et légumes.

À quoi bon vivre plus longtemps si l'on y voit mal et si l'on marche mal ? Dans le premier cas, le professeur **Yves Pouliquen**, professeur honoraire des Universités, rappelle que les yeux sont exposés toute la vie (infections, traumatismes, maladies vasculaires ou héréditaires, etc.). La prévention doit donc les pro-

téger. Elle dépend beaucoup de soi. Il faut consulter régulièrement l'ophtalmologiste, faire des fonds de l'œil qui sont un regard direct sur le cerveau. Un million de malvoyants en France, c'est beaucoup trop ! Quant à la meilleure façon de marcher, c'est peut-être de mettre un pied devant l'autre mais à condition de pouvoir le faire. Le professeur **Claude Jeandel**, spécialiste de la locomotion et de l'ostéoporose, conseille un test simple : tenez trois secondes sur un pied, c'est la meilleure façon de repérer si vous êtes un sujet à risques. Pas de panique : les effets de l'âge jouent sur le squelette, les muscles et les articulations. Mais attention à la gestion des doubles tâches – descendre un escalier en parlant à son voisin. Une chose à la fois quand on vieillit. Et si possible pas de tranquillisants, ils favorisent l'instabilité posturale, deux fois plus élevée chez les femmes que chez les hommes. En conclusion, auront l'occasion de dire, dans des registres assez semblables, le docteur **Gilles Lecocq**, du Secrétariat d'État aux personnes âgées, le docteur **Jean-Pierre Giordanella**, directeur des services de prévention à Paris et le professeur **Jean-Louis San Marco**, président de l'Inserm (Institut national de prévention et d'éducation pour la Santé), on commence seulement à mettre en place la prévention pour sensibiliser les plus de 60 ans sur l'intérêt de l'activité physique et sur l'alimentation. Capital, bien que tardif. Il faut modifier les comportements et remplacer les pilules par des efforts. L'objectif de la prévention doit être de faire participer le sujet qui doit devenir acteur et non spectateur de sa santé. Il faut une meilleure alliance thérapeutique entre le médecin et son malade.

Petite parenthèse extramédicale : au cours de ce congrès, nous avons eu la joie d'accueillir Yann Manac'h, lui aussi régional de l'étape puisqu'il vit à Sète, venu déjeuner avec notre président, Pierre Thébault, son épouse Rolande et Guy Deluchey, qui nous représente au Conseil d'Administration de la Fnar. Je me suis laissé dire que ce dernier, autrefois délégué syndical à Bayard, s'était à l'époque un peu « frictionné » avec Yann Manac'h, alors DRH de l'entreprise. Les deux hommes se sont rappelés ces bons souvenirs. Comme quoi l'Amicale des Anciens, si cela restait à prouver, gomme les barrières sociales !

Sœur Claire Lottin

## Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

Mme, Mlle, M.		Nom																	
Prénom																			
Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)																			
Numéro				Rue/Av./Bd/Lieu-dit															
Code postal				Commune															

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse – 3, rue Bayard – 75008 Paris

